

Regard sur un quartier

Ozangue 1 : un plan d'urbanisation, mais...



Le chef du quartier Ozangue 1, Ambroise Etoughe.



L'auxiliaire de commandement a refait l'histoire du quartier, entouré des jeunes du mouvement "Dynamique des jeunes d'Ozangue".

Line R. ALOMO

Libreville/Gabon

Le coin est l'un des rares à en bénéficier, même si les habitants, dans leurs constructions, n'en font qu'à leur tête. Les accès demeurent donc en piteux état, plus de 30 ans après la création du quartier. Autant d'écueils qui font que la zone ressemble, en tous points de vue, aux autres secteurs de la capitale, tant il cumule les mêmes manquements.

AMBROISE Ethoughe, le chef, est entouré des membres du mouvement "Dynamique des jeunes d'Ozangue 1". Ensemble, ils vont refaire l'histoire du quartier. Les uns complétant les informations données par les autres. L'exercice s'avère fructueux car, cette synergie permet de se rappeler que dans les années 75-76, lorsque le père de M. Etoughe et sa famille s'installent à Ozangue, la région est entourée de forêts et d'un petit cours d'eau (Ekongui), aujourd'hui pollué par l'insalubrité environnante et l'incivisme des habitants. À l'époque, les malades, en quête de santé chez les ngangas qui affluent dans la zone, y prennent leurs bains spirituels. Le coin abrite aussi et surtout beaucoup des temples d'initiation aux rites sacrés gabonais de grande renommée. Ceux d'Adibe, de Betoé Nsole, de Nsa Ayong, ou encore de Ningone Essone, tous décédés depuis des lustres. « Je me rappelle aussi d'un certain M. Nyare », se remémore M. Etoughe.

On venait donc de partout et souvent de très loin, pour chercher guérison ici. Cette guérison est

la lumière. Et les temples, les lieux où se trouve la fameuse lueur. Le coin s'appelle donc "Ossengué", lumière en langue Omyènè. En se francisant, Ossengué va devenir Ozangue, qui est aujourd'hui ce quartier connu dans le 5e arrondissement de Libreville.

INCIVISME DES POPULATIONS • Désormais, le grand ensemble qu'était la zone a cédé la place à trois sous-quartiers. Ozangue I, II, III. Ce matin, c'est du premier dont on parle. Il prend ses limites à partir de la station Oil Lybia remontant au lieu dit clando, à IAI, longe la route jusqu'au carrefour Loundou, englobant le Gaboprix et l'école primaire.

En 1975, à l'arrivée des



Le quartier connaît aussi les problèmes d'insalubrité, comme partout ailleurs.

parents de M. Etoughe, les Kota, Myènè, Fang, Massango ainsi que les Equatoguinéens y sont déjà installés. Ils vivent de chasse et d'agriculture.

Cette configuration, au fort métissage ethnique, a peu évolué. Les autoch-

tones étant toujours majoritaires, aujourd'hui. Si le quartier a toujours bénéficié d'un plan d'urbanisation, il reste que les populations ont brillé par de nombreux actes d'incivisme. Tant dans les constructions qu'ils érigent que dans d'autres

domaines. Mais les voies d'accès restent visibles, quoique non entretenues. Les canaux d'évacuation des eaux de pluie sont bouchés. Ce qui expose les habitants à des inondations à chaque averse.

Un jeune, parmi ceux qui accompagnent le chef de quartier pendant l'entretien, se rappelle que lorsqu'il est né, les ruelles étaient déjà ainsi. « Aujourd'hui j'ai 30 ans, rien n'a changé », lance-t-il, visiblement déçu que l'Etat les ait ainsi livrés à eux-mêmes. Alors à Ozangue, on s'active.

"Dynamique des jeunes d'Ozangue", notamment, met la main à la pâte. L'insalubrité et l'insécurité n'épargnant point leur quartier, ils s'organisent avec les moyens du

bord pour curer les caniveaux. « Si on nous donne quelques outils, on ferait mieux et même plus », disent-ils, tout en appelant aux âmes de bonne volonté.

D'ailleurs, rappellent-ils, il y a peu, une femme a failli être emportée dans le canal. Alors que la voiture dans laquelle elle avait pris place était menacée d'être emportée par la violence des eaux de pluie, elle a ouvert la portière pour s'échapper. Mal lui en a pris, heureusement, elle a eu la vie sauve grâce à la promptitude de ceux qui avaient suivi la scène.

S'agissant de l'insécurité, le mouvement des jeunes est aussi très actif pour que règne la paix dans le quartier. M. Etoughe, lui, regrette l'époque de la sécurité mobile qui sillonnait les quartiers pour dissuader les vols et autres braquages.

DES MINEURS CONSOMMENT DES STUPÉFIANTS* Si Ozangue a une école primaire, des boulangeries, de l'eau courante, il lui manque un dispensaire, un établissement secondaire, des aires de jeu, de bibliothèque et de lampadaires pour éclairer les ruelles. Pas assez de bacs à ordures, également.

Les jeunes, nombreux au chômage, consomment des stupéfiants. "Certains mineurs aussi", regrette l'auxiliaire de commandement. Qui n'hésite pourtant pas à apporter son arbitrage dans les problèmes de couples, d'agression et même de chanvre que lui soumettent ses administrés.

Heureusement que l'auxiliaire de commandement est « beaucoup soutenu par les jeunes dans tout ce que je fais », comme il le dit lui-même.



Ozangue, c'est aussi la dégradation des ruelles.